

PROFESSION
ROCK CRITIC

Greil Marcus



Parce qu'une
chanson recèle plus
de choses qu'on ne
le pense, le brillant
rock critic américain
a choisi de dévoiler
son histoire secrète
du XX^e siècle dans
Lipstick Traces.

**Entretien Serge
Kaganski
& Arnaud Viviant**



**u début de
Lipstick Traces, vous
semblez vous
excuser de comparer
Guy Debord
et Johnny Rotten,
comme si vous**

**étiez vous-même étonné par votre
propre audace.**

Je ne pense pas que le livre soit une comparaison. C'est plutôt un argumentaire montrant comment une même voix peut être partagée par des gens très différents, des gens qui, à mon sens, ne se reconnaîtraient pas mutuellement pour toutes sortes de raisons. Mais vous résumez l'humeur de la première partie du livre lorsque vous dites que j'ai l'air étonné par mes propres idées. Oui, je l'étais. Je suis étonné qu'un groupuscule clandestin d'ambitieux intellectuels gauchistes – qui se considéraient comme sérieux parmi les plus sérieux, et qui des années durant travaillèrent à développer une des critiques de la société moderne les plus dures et les plus sophistiquées qui soient –, je suis étonné que cette critique puisse se retrouver à habiter une pop song de trois minutes. Car je ne crois pas qu'*Anarchy in the UK* ne soit qu'une vulgarisation, un fragment d'idée situationniste, ni que ce soit une popularisation de l'attitude dada. Je crois que c'est une réalisation de ces deux traditions, au sens où *Anarchy in the UK* charrie à la fois une critique situationniste et un geste dada, en allant plus loin encore. Oui, je trouve ça extraordinaire – extraordinaire que, par essence, Guy Debord et son petit groupe d'amis puissent se retrouver un jour en tête des charts !

**Pensez-vous que le fait que vous soyez
américain vous ait aidé à opérer ce
croisement entre punk et situ ?**

Je ne sais pas. Ce qui se passe, c'est que j'ai toujours écrit sur ce qui me parle, me fascine ou bien m'irrite. En l'occurrence, je n'ai jamais fait de différence entre la manière dont les Sex Pistols, les dadaïstes ou les situationnistes m'intriguent. Pour moi, c'est toujours la même question : mais qu'est-ce que ces gens croient donc faire ? Exiger autant du monde avec des armes aussi poétiques, voilà ce qui m'a fasciné. Renverser le monde avec un poème sans mots, avec une critique que le plus grand nombre ignorera, avec un disque qui fera ricaner, voilà ce qui m'intrigue. J'ai passé neuf ans sur ce livre : il fallait vraiment que quelque chose de fort m'y pousse. J'ai mis trois ans à écrire la dernière partie, celle qui s'intitule

justement *Lipstick Traces*. Un jour, je n'en pouvais plus et j'ai dit à ma femme : "Tu sais, je suis coincé à Paris en 1952." Elle m'a répondu : "Oh, tu as de la chance d'être coincé dans un si bel endroit !" C'est comme ça que j'ai trouvé la force de continuer.

**Votre but à l'origine n'était donc pas
politique : assurer une belle publicité
à des révolutionnaires par exemple.**

Mon moteur était beaucoup plus simple que ça. Cinq années après la publication de *Mystery Train*, je voulais récrire un autre livre. Le journalisme me frustrait. Et ce que j'avais écrit récemment de mieux – j'entends par là ce qui m'importait le plus – concernait le punk. Donc je me suis dit : "Ecris un livre à ce sujet." Et puis cela s'est transformé. Mon principal but est devenu d'essayer de comprendre et de suivre la tradition brisée d'un certain type de voix, de rage, d'honnêteté et de délices, qui prend différentes formes. C'est donc devenu une aventure intellectuelle dont j'espérais parvenir à faire une histoire assez cohérente pour plaire et intéresser. Mais ce n'était certainement pas pour promouvoir tel ou tel discours révolutionnaire. Néanmoins, il y a quelque chose de cette nature quand j'explique qu'il se passe toujours plus de choses qu'il n'y paraît. Des surprises bouillent sous la surface. Et c'est quand les choses paraissent les plus calmes qu'on a le plus de chances de voir resurgir le désir. Ces moments sont rares et merveilleux. Ils apportent une nouvelle énergie dans la vie, si bien que lorsqu'ils apparaissent, faites attention à eux. Parce que vous vivrez plus pleinement si vous savez les reconnaître. C'est l'autre argument du livre : à savoir qu'une chanson contient plus de choses qu'elle ne le laisse à penser. Il y a là-dedans plus d'histoire et de questionnement qu'on croit. Donc, ne soyez pas effrayé d'entendre le monde entier dans un morceau que vous aimez. C'est peut-être là où je suis le plus politique, sans pour autant avoir de programme.

**En France, vous êtes avant tout connu
comme critique de rock, faisant partie
de la génération dorée de Rolling Stone.
Comment êtes-vous entré dans le
magazine de Jann Wenner ?**

J'avais connu Jann lors de notre première année universitaire à Berkeley. Il avait commencé sa carrière de journaliste en collaborant à *Sunday Ramparts*, revue underground locale. Lorsque le premier numéro de *Rolling Stone* est sorti, je l'ai tout de suite reconnu comme son journal. Je suis

**“Renverser le monde
avec un poème
sans mots, avec
une critique que le
plus grand nombre
ignorera, avec un
disque qui fera
ricaner, voilà ce qui
m'intrigue.”**

devenu un lecteur régulier... A cette époque, j'étais étudiant en troisième cycle et je m'ennuyais ferme. Le milieu universitaire était chiant : les profs qui étaient si passionnants avant essayaient désormais de nous former à un métier. Un jour, j'ai acheté un disque : il ne ressemblait pas du tout à ce qu'en avait dit la chronique. Je me suis senti floué. J'ai alors écrit la chronique que j'aurais aimé lire et je l'ai envoyée à *Rolling Stone*. Deux semaines après, elle était publiée ! Et en plus, j'ai reçu un chèque de 10 dollars ! Dans les semaines suivantes, j'ai commencé à me plaindre auprès de Jann, estimant que les chroniques de disques étaient mauvaises. Les disques de rock étaient jaugés selon un point de vue folk : les critiques ne parlaient que des textes, leur écriture manquait totalement de passion. Jann m'a rétorqué, et c'était typique de sa part : "Puisque cette rubrique est si mauvaise, pourquoi ne la prends-tu pas en charge ?" Voilà comment je suis devenu chef de la rubrique. J'ai dirigé les critiques pendant un an, à la suite de quoi j'ai été viré – même si Jann soutiendra toujours que c'est moi qui ai démissionné... Bref, je me suis rendu compte à ce moment-là que je ne serais jamais professeur, ce qui était ma vocation première. J'ai enseigné pendant une année et j'étais très mauvais, je n'avais aucune patience. En revanche, j'avais suffisamment écrit pour me dire que je pouvais essayer d'en faire un métier. Et pendant les premières années de cette activité, je n'ai écrit que sur la musique. Puis j'ai écrit *Mystery Train*, dans lequel j'ai mis tout ce que j'avais appris et aimé pendant mes études en le reliant à la musique qui m'avait passionné. Tout cela s'est fait selon un processus très naturel. ■■■■■

BIBLIO

Greil Marcus
Mystery Train



Mystery Train

Un livre monumental, propulsé par un détonant mélange de passion et d'érudition, où Marcus accroche à la locomotive Elvis les wagons du blues possédé

(Robert Johnson), du funk frondeur (Sly & the Family Stone), du songwriting panoramique et retors (Randy Newman) et de l'histoire américaine telle que l'embellissent des campagnards canadiens (The Band). En 1975, *Mystery Train* pose ainsi les bases du système Marcus : sur une épatante galerie de portraits se greffent des myriades de références littéraires, philosophiques ou cinématographiques, lesquelles sont intégrées à un réseau d'analyses plongeant jusqu'aux tréfonds des mystères encore informulés du rock.

B. J.

Folio, traduit de l'américain par Héloïse Esquié et Justine Malle, 576 pages.

Greil Marcus
Lipstick Traces

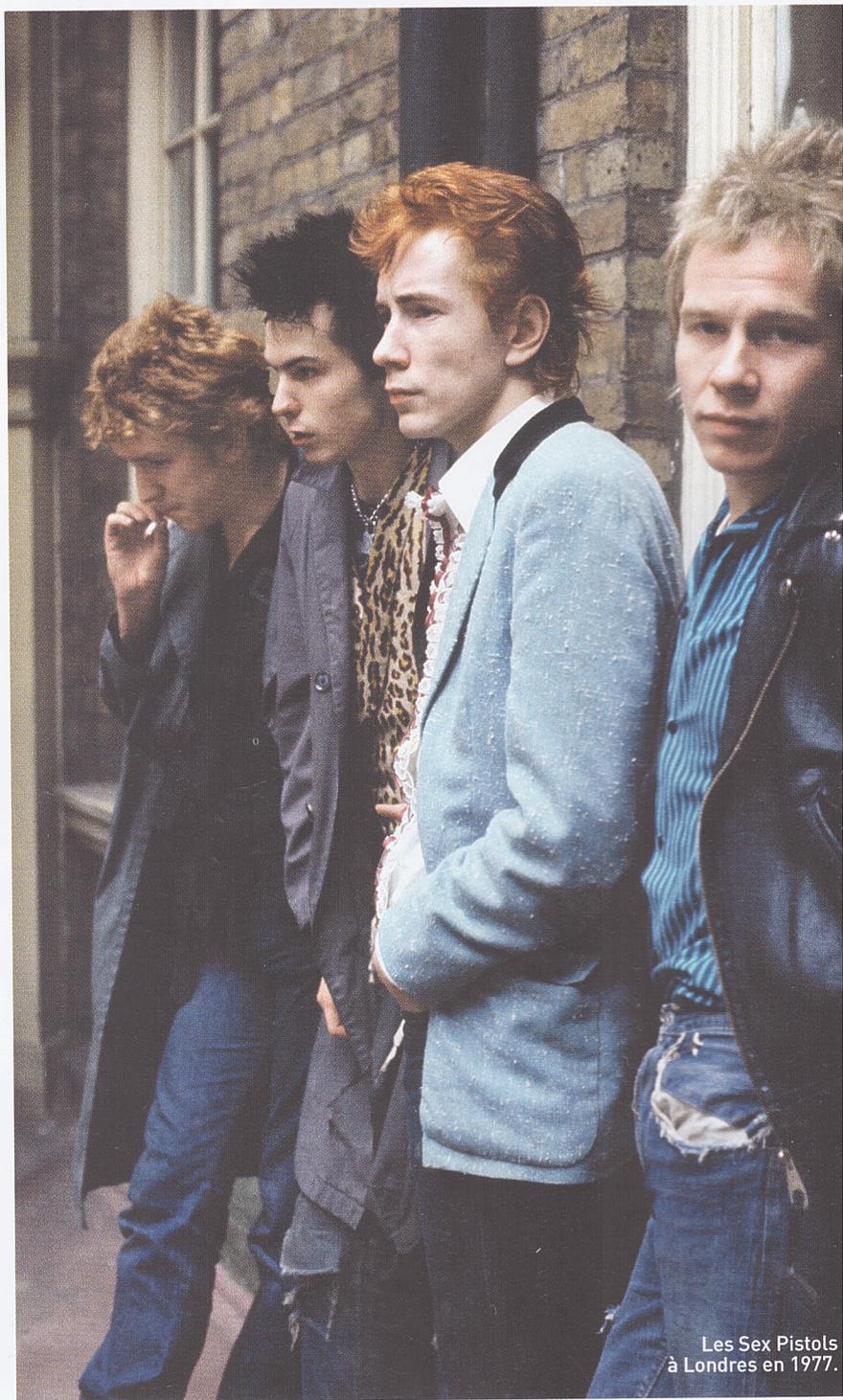


Lipstick Traces – Une histoire secrète du vingtième siècle

Greil Marcus dresse un parallèle entre le punk et d'autres mouvements de contestation esthétique de l'ordre établi apparus au

cours du XX^e siècle (dada, lettrisme et situationnisme...). A la fois thèse historique et montage poétique, *Lipstick Traces* dérange, fascine, mais a surtout contribué plus qu'aucun autre livre à faire en sorte que le punk ne soit plus considéré avec dédain comme un épiphénomène de mode sans substance. **J.-B. D.**

Folio, traduit de l'américain par Guillaume Godard, 608 pages.



Les Sex Pistols à Londres en 1977.

En élevant le rock au rang d'une culture, en le rendant digne d'exégèse, n'avez-vous pas un peu détruit sa nature originelle, pulsionnelle, irrécupérable ?

C'est un faux paradoxe. On ne pourra jamais rendre le rock respectable, il sera toujours vulgaire, vénal, issu de la rue et sujet à corruption. C'est ce qui fait son attrait, c'est de là que vient son énergie. Et c'est pour ces raisons qu'après tant d'années le rock réserve encore tellement de surprises. Parce que le rock sera toujours peuplé d'individus

désespérés qui veulent se faire du mal, ou devenir riches, ou simplement se tirer de chez leurs parents. De ce point de vue, le rock ne sera jamais complètement policé. En ce qui me concerne, je n'ai jamais tenté de le rendre respectable. Mais même si j'avais essayé, ça aurait été sans espoir, le rock m'aurait résisté. Depuis les tout débuts du rock, ses fans en ont parlé comme si c'était la chose la plus importante du monde. Ils ont toujours discuté des chansons, de leur sens, de leur impact

émotionnel, et ils l'ont fait avec la même intensité et la même précision que, plus tard, les rock critics. En un sens, la rock critic n'est qu'un prolongement écrit des discussions de fans. Je ne vois pas de paradoxe dans ce processus.

Les meilleurs écrits sont quand même plus raffinés, plus riches et plus articulés qu'une conversation de base entre fans.

Ça dépend de l'auteur ! Mais disons-le ainsi : les meilleurs critiques, que ce soit en rock, en livres, en cinéma... écrivent

“Un jour, j’ai acheté un disque : il ne ressemblait pas du tout à ce qu’en avait dit la chronique. Je me suis senti floué. J’ai alors écrit la chronique que j’aurais aimé lire et je l’ai envoyée à ‘Rolling Stone’. Deux semaines après, elle était publiée !”

Parce que ce sujet est important pour eux, vital. Les meilleurs critiques écrivent avec de l’amour, ou de la fureur, pas pour faire carrière. La plupart des gens ont autre chose à faire dans la vie, ils sont trop occupés pour avoir le temps d’analyser leurs goûts. En revanche, un critique est là pour ça, c’est son occupation principale. Cela dit, le critique n’est pas nécessairement un meilleur auditeur. Dans *Mystery Train*, vous consacrez des chapitres à Robert Johnson ou Elvis Presley mais aussi à des musiciens de “seconde importance”.

Mon but n’était pas de battre des records de ventes. J’ai écrit sur des gens qui m’avaient touché en profondeur et sur lesquels j’avais des choses à dire. Dernier point, très important, j’ai choisi ces artistes-là parce que ce sont des voix américaines au sens le plus fort. Je crois que tous les gens qui sont dans *Mystery Train* se sont dit plus ou moins consciemment : “Le destin de mon pays relève quelque part de ma responsabilité. Et la façon dont je peux user de ma responsabilité, c’est ma musique.”

Vous évoquez Sly Stone à travers un prisme passionnant : le mythe de Stagger Lee. Les incarnations de ce mythe sont très nombreuses, du rap à Tyson.

Absolument. Il suffit d’observer le rap, les rôles que les gens y jouent, les attitudes qu’ils adoptent. Des gars comme Notorious B.I.G. ou Tupac Shakur étaient presque forcés de jouer ce rôle, premièrement parce que leur public le demandait, deuxièmement parce qu’eux-mêmes n’avaient aucune imagination. Alors, ils adoptent le costume du grand méchant : The Badest, The Meanest, The Toughest... Et tout cela finit par les détruire. Pourtant, un gars comme Tupac était plutôt intelligent, cultivé, il savait parfaitement ce qu’il faisait. C’est un invariant, c’est la prison de la mythologie qui les piège. C’est aussi pour cela que les Geto Boys de Houston sont le groupe de rap qui me touche le plus : leur musique laisse place au doute, au questionnement.

Le rap, entre autres, peut signifier que le rock est mort. Chanteriez-vous avec Neil Young “Hey hey, my my, rock’n’roll will never die” ?

Cette chanson parle de la mort d’Elvis et du surgissement des Sex Pistols. Quand Neil Young chante la phrase que vous citez, c’est de façon très sarcastique, avec une bonne dose d’humour noir. Mais on parle de la mort du rock depuis ses débuts. A divers moments de ma vie, je me suis dit moi-même que c’était fini, usé, foutu, que le rock avait tout dit, qu’il s’était autodévoré... et c’est toujours dans ces moments-là que surgissent les plus belles surprises. Tout dépend aussi du sens que l’on donne à ce terme.

Aujourd’hui, le rock au sens strict est devenu un genre parmi le large spectre de la musique populaire. Quand on parle de rock’n’roll, on pense à “de la musique jouée par des Blancs avec des guitares électriques”. Si c’est ça le rock’n’roll, non seulement c’est mort, mais ça doit être mort et enterré à jamais !

Heureusement, dans mon esprit en tout cas, le rock ne se limite pas à ça.

Vous êtes un thuriféraire du rock classique, mais vous avez aussi aimé les Sex Pistols, puis la new-wave, le rap, etc. Pourtant, les Pistols, qui sont un pilier de *Lipstick Traces*, voulaient effacer des mémoires les Beatles et les Stones. Comment réconciliez-vous tout cela ?

Ce n’est pas parce que Johnny Rotten dit qu’il déteste Elvis que je devrais m’aligner sur lui ! J’ai aimé les Pistols et j’ai écrit sur eux parce que leur musique m’a touché. Elle m’a fait me sentir vivre et je ne me suis pas demandé si c’était dans la lignée d’Elvis ou contre Elvis ou je ne sais quoi. Je me suis juste dit : “Putain, qu’est-ce que c’est que ce truc ?”

A votre avis, que voulait dire Guy Debord quand, dans la lettre qu’il vous adresse à propos de *Lipstick Traces*, il parle de votre vision “très personnelle” de cette histoire ?

Ce qui me ferait le plus plaisir, c’est qu’il

BIBLIO

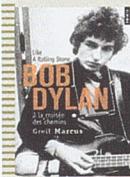


La République invisible

Le plus connu des écrits de Marcus sur Dylan : à travers l’enregistrement des *Basement Tapes*, l’auteur voit l’image d’une société souterraine,

des Etats-Unis d’en bas. **J. S.**

Denoël, traduit de l’américain par Lise Dufaux et François Lasquin, 336 pages.



Like a Rolling Stone – Bob Dylan à la croisée des chemins

La genèse de la chanson de Dylan pour mieux revisiter l’Amérique des sixties et de la contestation. **H. S.**

Points, traduit de l’américain par Thierry Pitel, 312 pages.



The Doors – Une vie à l’écoute de cinq années d’enfer

Ce livre inventorie des dizaines d’enregistrements pirates, réhabilite le biopic d’Oliver Stone, analyse les ressorts de la rétromanie et du pop art.

Adeptes du raisonnement en crabe, Marcus entend élargir à l’infini le domaine de la critique rock. **B. J.**

Galaade Editions, traduit de l’américain par Pierre-Richard Rouillon, 206 pages.



Dead Elvis – Chronique d’une obsession culturelle

Le phénomène Elvis analysé de ses origines jusqu’à sa disparition, et après encore. **H. S.**

Allia, traduit de l’américain par Justine Malle, 256 pages.

ait entendu par là que ce n’était pas une histoire engagée. Mais je crois qu’il voulait plutôt dire que c’était la vision d’une seule personne – et ça, c’est moins plaisant. Parce que si c’est vrai, ça veut dire que ce livre est juste ma manière un peu rigolote de voir les choses et, dans ce cas, il n’y a aucune raison que quelqu’un d’autre se joigne à la conversation. Quant à Johnny Rotten, un jour, lors d’une interview, il a fait un parfait résumé du livre. Il a dit : “C’est un livre qui raconte que le genre de personne que je suis a toujours existé dans l’Histoire et existera toujours. Et que ce genre de personne est toujours inconscient qu’il y a eu des gens comme lui auparavant, même si nous faisons tous partie d’une même tradition.” Et la journaliste a demandé : “Bien sûr, c’est complètement faux ?” Et Rotten a répondu : “Non.” ■